

PETITE BIBLIO
PAYOT
VOYAGEURS

MARK TWAIN

À LA DURE



« J'étais armé jusqu'aux dents, d'un misérable petit Smith & Wesson à sept coups, qui tirait des balles de la taille des pilules homéopathiques... »

Du Nevada à la Californie, de Saint-Louis à San Francisco, À la dure raconte sept années d'aventures burlesques et tumultueuses d'un pied-tendre absolument maladroit, le genre à déclencher un vaste incendie tandis qu'il se prépare juste à dîner au bord d'un lac, ou à être pris dans une tempête de neige et se préparer à y mourir alors qu'il se trouve à quelques mètres d'un refuge. Ode comique à la nature sauvage, livre effervescent, à la fois débridé et d'une totale maîtrise narrative, voici le Far West du père du roman américain, Mark Twain, le maître d'Hemingway et Faulkner, Dos Passos et Steinbeck !

À la dure

MARK TWAIN
AUX ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES

Le Voyage des innocents
La Vie sur le Mississippi (2 volumes)
À la dure
Comment raconter une histoire
La Liberté de parole

Mark Twain

À la dure

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Éliane Barrault*

Préface de
Michel Le Bris

PETITE BIBLIO
PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Note de l'éditeur. Comme beaucoup d'ouvrages de Mark Twain, celui-ci a été souvent maltraité au fil de ses différentes éditions : digressions raccourcies, erreurs typographiques, chapitres enlevés, gags mal interprétés par le typographe donnant lieu parfois à de redoutables coquilles, etc. Notre traduction de *Roughing It* a été établie à partir du texte de la première édition américaine, publiée à Hartford, Connecticut, par l'American Publishing Company le 30 janvier 1872. Elle contient notamment le chapitre 19 sur les Indiens Goshoots trop souvent « oublié » par les éditeurs, gênés par son racisme virulent. Cette édition a paru précédemment en deux volumes dans la collection « Petite Bibliothèque Payot ».

TITRE ORIGINAL :
Roughing It

Conception graphique de la couverture : Sara Deux
Illustration : © D.R.

© Éditions Payot, Paris, 1990
pour la traduction française
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 1993, 2020
pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-228-92563-1

PRÉFACE

Deux semaines sous l'uniforme des Confédérés, en 1861, suffisent à Samuel Clemens pour se persuader que, soldat, il risque d'infliger plus de dommages à l'armée sudiste – et, accessoirement, à lui-même – qu'aux troupes de l'Union. Adieu donc, la bonne ville d'Hannibal, adieu le Mississippi et sa vie de pilote sur les bateaux à aubes : voilà notre jeune héros à bord de la diligence déjà mythique de l'Overland Stage, qui s'enfonce hardiment dans l'Ouest encore sauvage. Direction Carson City, Nevada, en compagnie de son frère Orion qui, pour avoir soutenu la candidature de Lincoln, vient d'être nommé secrétaire du tout nouvel État.

Le Nevada ! Là-bas, sur le légendaire Comstock Lode, des hommes par milliers ramassent, dit-on, l'or et l'argent à la pelle. Deux, trois semaines de labeur, songe Samuel, et fortune faite, juré, il s'achète une plantation au Brésil. Las, rien ne se passe comme prévu, et voici notre innocent « pied-tendre » bientôt perdu parmi les desperados patibulaires, les putes au cœur moins tendre qu'on le croit, les joueurs mythomanes, les spéculateurs monomaniaques, les assassins et les ivrognes. Secrétaire impayé, prospecteur, apprenti spéculateur, bûcheron pyromane, millionnaire de dix jours, ouvrier dans les usines à quartz, il devra faire tous les métiers, pour survivre – avec, il est vrai, une obstination dans l'échec qui force l'admiration. Jusqu'à ce que le hasard, un jour, le fasse

journaliste au *Territorial Enterprise*. Sous le pseudonyme de Mark Twain.

Mark Twain au Far West : telle est la renommée de *Tom Sawyer* et de *Huckleberry Finn* que, pour le grand public, son nom paraît indissolublement lié à la légende du Mississippi. Faut-il y voir la raison pour laquelle ce livre, à compter parmi ses œuvres essentielles, constamment réédité dans les pays anglo-saxons, disponible en trois collections de poche, reste pratiquement inconnu en France – jadis massacré, il est vrai, par un traducteur visiblement effarouché par le rude parler des hommes de la frontière ? Et pourtant ! Non seulement l'écrivain Mark Twain, sur le plan strict des faits, est né au Far West – très exactement le 3 février 1863 dans les colonnes de l'*Enterprise* – mais encore ce sont ses récits du Far West qui devaient le rendre célèbre, de San Francisco à New York. Aussi n'est-ce pas forcer le trait que d'affirmer ici, contre l'opinion commune, que Mark Twain, par son génie même, est d'abord, profondément, un « westerner » – un homme de l'Ouest. Les quelques photos que nous possédons de lui, prises à l'époque de *À la Dure*, sont de ce point de vue saisissantes. Le visage du journaliste fraîchement nommé à l'*Enterprise* est déjà celui d'un étranger, comparé au visage poupin de l'enfant immature qui posait quelques mois plus tôt à Carson City. Une année de plus, et c'est un autre homme encore, nez d'aigle, regard fiévreux, traits creusés et ce pli dédaigneux de la bouche, deviné sous la moustache en broussaille, qui nous regarde depuis San Francisco. Secoué, brisé, passé à travers les plus terribles épreuves, sans doute, mais aussi révélé à lui-même. L'Ouest, dès lors, ne le quittera plus – pour cette simple raison, au moins, qu'il y avait trouvé son langage, ses techniques de narration, son expérience du monde, et ce ton, si surprenant qu'il nous paraît aujourd'hui sa signature même, mélange d'âpre ironie, d'incorrigible idéalisme et de réalisme brutal.

« Le Lincoln de la littérature » devait l'appeler un jour William Dean Howell. On ne pouvait mieux dire. Purs produits tous deux de la « démocratie de la frontière », ils n'ont cessé toute leur vie de s'y référer, au point d'en devenir les symboles. Il est peu de littératures qui se soient plus interrogées sur leur identité que la littérature américaine – et particulièrement après la guerre de Sécession. Henry James, choisissant de faire de son art sa vie, creusera cette contradiction entre l'Europe et l'Amérique en des termes de plus en plus européens, qui le conduiront à s'installer dans le Vieux Monde. Mark Twain, lui, tout comme Lincoln en politique, choisira d'ignorer les modèles de la vieille Europe, pour regarder toujours plus vers l'Ouest, et la frontière. Lincoln, ce faisant, donnera à l'Amérique une identité politique. Twain, une identité littéraire. Hemingway, Ring Lardner, Faulkner, Dos Passos, Henry Miller, Saroyan, Sherwood Anderson, Erskine Cadwell. Steinbeck, O'Henry, Theodore Dreiser, Sinclair Lewis, tous, ont salué en lui le Maître, ou, pour reprendre les mots de Jacques Cabau : « le Moïse, celui qui les a définitivement sortis de la servitude anglaise et leur a ouvert la Terre Promise du roman américain ». En l'arrimant à une expérience première, fondatrice, absolument originale : la frontière. Et en l'exprimant dans une langue jusque-là inouïe en littérature : les jargons de l'Ouest. T. S. Eliot, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il ne fréquentait guère les mêmes paysages littéraires que Mark Twain, sut reconnaître la dimension de l'événement : « Mark Twain, écrivit-il, a découvert une nouvelle manière d'écrire, valable non seulement pour lui, mais pour les autres. À cet égard, il faut le placer avec Dryden et Swift parmi les écrivains qui ont renouvelé la langue, qui ont donné un sens nouveau aux mots de la tribu. » Le style parlé, concret, *hard boiled*, tout en intensités et en ruptures, qui nous a fait aimer le roman américain, où l'on croit entendre le crépitement de la machine à écrire – et devant lequel des pans entiers de la littérature apparaissent caducs,

art de salon, purs jeux rhétoriques – c'est lui. Ces gags énormes en avalanches, ces blagues à froid, ces ellipses, ces télescopages ultrarapides, non sensiques, vachards, qui ont fait de nous des inconditionnels de Tex Avery, de « Mad », des Marx Brothers, c'est encore lui. Mark Twain ou la déclaration d'indépendance de l'Amérique. Au Far West. D'où l'importance capitale de ce livre.

À *la Dure* se donne, à première vue, pour une autobiographie. S'agissant de Mark Twain, le mot est à prendre avec certaines précautions. Ainsi, dès les premières pages du livre, l'auteur se présente-t-il comme « jeune et ignorant », ajoutant même « qu'il n'a jamais quitté la maison », mais au chapitre 42 il se souvient avec émotion du temps où il était « pilote entre Saint-Louis et La Nouvelle-Orléans » – et nous savons que, dès 1853, à l'âge de dix-huit ans, il voyagea comme imprimeur itinérant à Saint-Louis, Philadelphie, New York, travailla quelque temps à Washington et Cincinnati avant de s'engager comme apprenti pilote en 1857. Et le lecteur attentif découvrira tout au long du récit des contradictions du même ordre. Mais pouvait-il en aller autrement avec un aussi féroce raconteur d'histoires ? Et de quel poids peuvent être de malheureux « petits faits », s'ils viennent à contrarier le bonheur d'une bonne blague – surtout lorsqu'on s'est fait la main comme journaliste au *Territorial Enterprise* de Virginia City ? Au bout de quelques lignes il est bien évident que Mark Twain se traite dans ce livre comme une création littéraire, un être de fiction, comme plus tard Tom Sawyer ou Huckleberry Finn : l'innocent « pied-tendre », quelque peu poseur et incurablement maladroit, généreux mais crédule au-delà de tout, voué irrémédiablement à l'échec, courant de catastrophes en catastrophes avec une constance qui finit par plonger son entourage dans une quasi-fascination. Prépare-t-il le dîner au bord d'un lac qu'il met évidemment le feu à la montagne. Se risque-t-il à acheter un cheval sur les conseils avisés d'un passant que la bête se révèle un « authentique tampon mexicain ». Perdu avec

ses compagnons dans une tempête de neige il se prépare à mourir... pour découvrir au petit matin qu'ils étaient à quinze pas d'un refuge. Devenu millionnaire potentiel par la découverte d'un filon prometteur, il se porte au secours du capitaine Nye et perd tous ses droits parce que la concession n'a pas été travaillée dans les délais requis. Sa bonne volonté n'est pas en cause, plaiderait probablement notre jeune naïf – seulement les circonstances... Bien sûr, il en rajoute, tout au plaisir de son récit. Mais par souci de vérité. Parce que les histoires nées sur les camps de mineurs, le langage né sur les camps de mineurs, les formes de narrations élaborées petit à petit sur les camps de mineurs en disent infiniment plus sur la vérité du Far West que n'importe quel journal tenu platement au jour le jour. Aussi enfiévré qu'il puisse être par son imagination, Mark Twain reste toujours, d'abord, un réaliste.

En cela, il est aussi l'héritier direct des humoristes du *Old Southwest*, dont il recueillit dans sa jeunesse d'imprimeur itinérant les histoires et anecdotes à l'intention des journaux locaux, tout le long du Mississippi – et surtout des « hénaurmes » conteurs d'histoires du Far West, lesquels se contentaient le plus souvent de colporter, en les enjolivant peu à peu, les bonnes blagues imaginées autour des feux de camp ou dans les saloons de la Sierra. Goût immodéré pour les histoires invraisemblables (dont les aventures de Bemis et de son buffalo, au chapitre 7, sont ici un bel exemple) énormes canulars (quelle meilleure illustration trouver que « l'affaire Hyde contre Morgan », au chapitre 34 ?) humour violemment physique qui n'est pas sans rappeler le « grotesque » du rituel carnavalesque : ces traits ont été maintes fois analysés. Tous s'ordonnent à une situation de base, prétexte à de multiples variations comiques, dont Mark Twain joue ici avec une rare volupté : l'étranger, « l'outsider », généralement bien mis, raffiné, au langage choisi, confronté au voyou local, illettré, bagarreux, soupçonneux, et convaincu de sa supériorité par la seule vertu

de force physique. Et si l'auteur se donne, au mépris de la vérité « historique » (lorsque commence l'histoire il a tout de même vingt-sept ans, et a déjà roulé sa bosse !) la position de l'incurable « pied-tendre » confronté aux « valeurs », pour le moins curieuses, de l'Ouest, c'est, on l'aura compris, parce qu'elle est, *doit* être, celle du narrateur pour que jouent à plein les effets comiques. Logique du récit toujours oblige...

Une autre source du comique de Mark Twain est de toute évidence l'école dite des « comiques littéraires », née du développement même des techniques d'impression, quand il s'agissait de boucher des colonnes de typo, au moment du bouclage, par quelques histoires brèves, blagues faciles ou jeux de mots, dont on n'attendait rien de plus qu'un éclat de rire instantané, aussitôt oublié – mais entre les mains de Mark Twain d'une redoutable efficacité pour pimenter un récit, l'accélérer, ou le faire rebondir. Citations erronées, à tout propos, des Écritures et des classiques, expressions extraordinairement emphatiques, images incongrues, impropriétés de termes, le tout pour un usage systématique du contre-pied, de la déception obligée, de « l'anticlimax » : Mark Twain ne pouvait qu'y trouver son bonheur. Son personnage de Ballou en procède directement, avec « sa manière partingtonienne d'aimer et d'employer les grands mots par eux-mêmes, indépendamment de tout rapport avec la pensée qu'ils étaient supposés exprimer », lorsqu'il explique gravement à un quidam interloqué que « les provisions en auraient souffert, les chevaux étant *bitumineux* de privations prolongées ». La remarque, au chapitre 22 : « je me sentais plein d'exubérance et d'agressivité (comme dit l'historien Josèphe dans son beau chapitre sur la destruction du Temple) » est comme une référence directe aux « comiques littéraires ». De même qu'au chapitre 47, la citation d'Hamlet par le pasteur, quand il comprend enfin que Buck Hanshaw est mort (« Ah ! Il est parti pour cette contrée mystérieuse d'où nul voyageur ne revient ? ») à laquelle Scotty Briggs réplique vivement : « Revenir ?

Tu déconnes ? Hé, part'naire, il est *mort* ! ». Mark Twain ne tombe pas du ciel. Son originalité, si tant est qu'il en a une, est, comme chez les grands créateurs, Rabelais, Cervantès, Grimmelshausen, de cristalliser à un moment donné une créativité populaire en une œuvre littéraire – d'universaliser une expérience et des parlars particuliers. « Roman », dit l'étymologie, littérature de langue romane, vulgaire, par opposition aux genres nobles, écrits eux, par les clercs. Et de siècle en siècle la littérature est toujours en péril de se figer en « littérature » – en une langue morte. L'effervescence de *À la Dure* est celle, en somme, d'une renaissance, ou d'une naissance. Loin des formes sclérosées et des préciosités salonnardes.

On jugera mieux, dès lors, du reproche souvent fait à Mark Twain, et particulièrement dans ce livre, de « faiblesses formelles » – notamment de structure. Elles existent, sans doute – les chapitres sur les Mormons, par exemple, sont d'un humour douteux, passablement forcé, et le récit des malheurs de Brigham Young avec ses nombreuses femmes souligne surtout la pudibonderie de l'auteur – mais encore faut-il au préalable s'entendre sur les valeurs littéraires auxquelles on se réfère : le récit picaresque ne fonctionne pas selon la même logique que le roman à la Virginia Woolf, lequel ignore pareillement les règles du roman d'aventures. Et il en va de même des textes de Mark Twain, qui ne veulent obéir qu'à la seule logique des *story tellers* du Far West, ainsi qu'il la définira lui-même plus tard dans le court essai *How to tell a story*, et qui suppose la longueur, les redites, les méandres, les circonvolutions, pour mieux capter l'attention du lecteur, le lancer sur de fausses pistes, lui faire désirer la fin jusqu'à l'exaspération, et, néanmoins, le prendre par surprise au moment de la chute. Le tout, ajoute Mark Twain, avec la plus imposante gravité, pour suggérer au lecteur que le narrateur croit dur comme fer au sérieux de son histoire, et ne voit pas ce qu'on lui trouve de drôle. Ainsi, on admirera l'aplomb avec lequel, au chapitre 3, il interrompt le récit de ses malheurs en diligence en plein milieu pour dériver sur une anecdote

hilarante à propos d'une sombre affaire de chameau en Syrie, avant de retomber à la fin sur ses pieds. Ne cherchons donc pas trop les finesses de structure – pour le dire tout crûment Mark Twain n'a jamais été fichu de « construire » un livre – et laissons-nous aller au plaisir du récit.

« Le grotesque, le grossissement du trait, la rude ironie avec laquelle cette vie est décrite sont probablement les moyens les plus justes d'en rendre la vérité, car toute vie là-bas ne pouvait être perçue que comme une extravagante plaisanterie, dont l'humour était d'autant plus saisissant qu'il n'était jamais que l'envers d'une tragédie », écrivit justement William Dean Howell dès la parution de l'ouvrage. Et, en effet, comment cette existence misérable dans la boue, la vermine, le froid, au plus profond de la misère, aurait-elle été supportable, sinon par la brûlure toujours à vif de l'or rêvé, et la pratique, comme antidote, de l'humour le plus ravageur ? Rire, pour ne pas hurler de solitude, de peur, de désespoir. Rire pour retrouver au fin fond du chaos un principe d'humanité. Rire de poilus dans les tranchées, note justement Jacques Cabau « parce qu'un copain s'est cassé la jambe, qu'une balle égarée vous a troué la fesse, ou que le crime s'est trompé de victime ». Rire de survivant.

Du coup, les « hommes de l'Est » qui accumulent les thèses sur Mark Twain ont voulu en faire l'homme de la « fin du rêve américain », le dénonciateur implacable de la grande illusion de la Frontière, celui qui a ruiné définitivement le mythe de l'homme de l'Ouest, du jardin d'Éden au-delà des Rocheuses, et de la Nature vierge salvatrice. « Ainsi s'envolèrent mes rêves » note, en effet, Twain au tout début du chapitre 28, et il est tentant de le prendre à la lettre. Mais ce serait manquer la complexité du personnage et ce qui est en jeu, en fin de compte, dans ce livre. Car c'est à travers ces épreuves surmontées que l'on devient un « homme de l'Ouest », riche d'une expérience unique, fondatrice : d'être repassé, en quelque sorte, par le creuset de la création même du monde. Qui n'a pas connu cela, cette splendeur

et cette horreur mêlées, semble nous dire Mark Twain tout au long de son œuvre, ne sait rien du monde, ni de la vie. Bref, on ne revient pas de l'Ouest.

En fait, Mark Twain oscille toujours entre deux attitudes opposées. Son chapitre délirant sur les Indiens Goshoots, sa peur maintes fois répétée du lynchage, des desperados, son dégoût devant les parodies de tribunaux où les jurés « sont des imbéciles ou des assassins » disent d'abord son horreur devant les discours des tenants d'une Nature exclusivement rédemptrice. L'état de Nature, martèlera-t-il toute sa vie, il a payé durement pour le connaître sur la frontière, parmi les *outlaws* et les déracinés, qui n'avaient pour seule règle que le combat pour la survie – aussi sera-t-il toujours un farouche partisan de la Loi. Mais en même temps, il gardera toujours une nostalgie violente de cet Ouest sauvage, dont il a aimé plus que tout l'optimisme à tous crins, l'incroyable vitalité, la camaraderie virile dans les camps de toiles, le robuste mépris des simagrées hypocrites, et par-dessus tout, l'humour – une « conception comique du monde ». Sans oublier les matins clairs, l'envol des oies sauvages sur les eaux lisses du lac Mono, la splendeur inépuisable du monde, qu'il chantera un peu plus tard dans *Huckleberry Finn*, où la civilisation, à l'inverse, est dénoncée comme corruptrice, répressive, destructrice de toute capacité créatrice.

Une Nature sauvage et rédemptrice, au contact de laquelle la civilisation malade, exsangue, mortifère, trouve à se ressourcer. Une Nature sauvage, terrible, lieu de mort et de barbarie, que seules la Foi et la Loi, loi divine et loi humaine, permettent d'affronter : n'est-ce pas la contradiction constitutive de l'Amérique, celle d'où sont nées les formes si singulières de sa démocratie, à laquelle toujours se ressource le « rêve américain » ? À moins qu'il ne faille la dire, comme nous y invite ce livre, la contradiction même de l'humaine condition.

Michel LE BRIS

à

CALVIN H. HIGBIE,
de Californie,
Un Honnête Homme, un Bon Compagnon,
et un Ami Fidèle,
de la part de l'Auteur,
En Souvenir d'un Temps bien Curieux,
Quand Nous Fûmes Tous Les Deux
Millionnaires Dix Jours

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Ce livre ne se veut rien de plus qu'un récit personnel, sans prétention à l'Histoire ni dissertation philosophique. C'est la relation de plusieurs années de vagabondages variés, et son but est d'aider le lecteur fatigué à occuper une heure en voyage plutôt que de l'affliger par des considérations métaphysiques ou de l'assommer en ramenant sa science. Pourtant, ce volume n'est pas sans contenir des informations – très précisément des informations au sujet d'un épisode intéressant de l'histoire de l'Extrême-Occident, sur lequel aucune des personnes présentes sur les lieux et ayant vu de leurs propres yeux les événements de l'époque n'a écrit de livre, à ce jour. Je fais allusion à l'origine, au développement et à l'apogée de la fièvre des mines d'argent dans le Nevada, épisode curieux à quelques égards – en tous les cas le seul de son espèce qui soit arrivé dans le pays et le seul, ma foi, qui probablement y arrivera jamais.

Oui, à tout prendre, il y a vraiment pas mal d'informations dans mon livre. Je le regrette vivement, mais, réellement, je n'ai pas pu faire autrement : les informations suintent naturellement de moi, comme le très précieux outre-mer suinte de la loutre. Quelquefois j'aurais donné des mondes, à ce qu'il me semblait, pour retenir mes constatations – mais c'est impossible. Plus je calfate mes sources et me rends imperméable,

plus ma sagesse coule. Par conséquent, plutôt que de continuer à me justifier, il ne me reste plus qu'à réclamer au lecteur qui tient mon sort entre ses mains, un peu d'indulgence.

Mon frère est nommé Secrétaire du Nevada. – J’envie ses probables aventures. – Suis nommé son Secrétaire particulier. – Mon ravissement est complet. – Prêt en une heure. – Rêves et visions. – Sur le Missouri. – Un gaillard de bateau.

Mon frère venait d’être nommé Secrétaire du territoire du Nevada – une place d’une telle importance, qu’elle impliquait à la fois les charges et les dignités de Trésorier, de Contrôleur, de secrétaire d’État, et de Gouverneur délégué en l’absence du Gouverneur. Un salaire de 1 800 dollars par an et le titre de « M. le Secrétaire » donnaient à cette haute position un air de grandeur sauvage des plus romanesques.

J’étais jeune et ignorant et j’enviais mon frère. Je convoitais bien sûr sa splendeur financière et ses honneurs, mais surtout le long, le mystérieux voyage qu’il allait faire, et le monde nouveau, curieux, qu’il allait explorer. Il allait voyager, je n’avais jamais quitté la maison et ce seul mot de voyage avait pour moi un charme séducteur. Bientôt il allait se trouver à des centaines et des centaines de miles de distance, au milieu des grandes plaines et des déserts, dans les montagnes de l’Extrême-Occident. Il verrait des bisons, des Indiens, des chiens de prairie et des antilopes. Il allait vivre toutes sortes d’aventures, peut-être même se faire pendre ou scalper, en tous les cas se donner du bon temps, et puis écrire à la maison pour nous raconter tout cela, et devenir un héros. Il allait voir les mines d’or et les mines d’argent,

et peut-être, un soir qu'il se promènerait nonchalamment au sortir du bureau, ramasserait-il à flanc de colline deux ou trois seaux de lingots brillants et de pépites d'or ou d'argent. Puis, devenu très riche, il retournerait par mer à la maison et il pourrait parler d'un air blasé de San Francisco, de l'Océan et de « l'isthme », comme s'il n'y avait rien d'exceptionnel à avoir regardé ces merveilles en face. Ce que je souffrais en enviant son bonheur, la plume ne peut le décrire. Aussi, quand il m'offrit, de sang-froid, la position sublime de Secrétaire particulier auprès de lui, il me sembla voir le ciel et la terre vaciller et le firmament s'enrouler sur lui-même comme un cornet de papier. Je n'avais plus rien à désirer. Ma béatitude était totale. Au bout d'une heure ou deux j'étais prêt à partir. Peu ou pas de paquets à faire : depuis la frontière du Missouri jusqu'au Nevada nous devons prendre la diligence, où les bagages étaient sévèrement limités.

Dans ce bon vieux temps (c'était il y a dix ou douze ans) le chemin de fer du Pacifique n'existait pas encore – pas le moindre bout de rail.

J'imaginai de ne rester au Nevada que trois mois. Le temps de voir tout ce qu'il y avait de nouveau et de curieux, et je courrais à la maison reprendre mon travail. J'étais loin de me douter que ces trois mois de partie de campagne allaient durer six ou sept années extraordinairement longues.

Toute la nuit je rêvai d'Indiens, de déserts et de barres d'argent, et, le lendemain, en temps voulu, nous prîmes passage à Saint-Louis à bord d'un bateau à vapeur qui remontait la rivière du Missouri.

Le trajet de Saint-Louis à Saint-Joseph dura six jours – si ennuyeux, si endormant, si insignifiant qu'il n'a guère laissé dans ma mémoire plus d'impressions que s'il avait duré six minutes. Nulle trace, dans mon esprit, si ce n'est un amas confus de troncs d'arbre à l'air sinistre, sur lesquels nous faisons passer délibérément une de nos roues ; de rochers contre lesquels nous buttions et rebutions obstinément jusqu'à ce que le capitaine décide de

reculer pour les escalader dans un endroit moins escarpé ; de bancs de sable sur lesquels nous nous retrouvions perchés de temps en temps et où nous nous reposions jusqu'à ce que quelqu'un se décide à sortir nos perches pour nous en arracher.

En fait, le bateau aurait aussi bien pu se rendre à Saint-Joseph par terre, car, je ne sais trop pourquoi, il allait à pied la plupart du temps, se hissant sur les rocs, grimpant aux troncs d'arbre, patiemment, laborieusement, tout le long de la journée. Le capitaine disait que son bateau était un « fameux gaillard » et qu'il ne lui manquait qu'un peu plus de « mordant » et une roue plus grande. Moi je me disais que ce qui lui manquait, c'était une paire d'échasses, mais j'eus la profonde sagacité de ne pas le dire.

2

Arrivée à Saint-Joseph. – Vingt-cinq livres de bagages seulement. – Dernier adieu aux gants de chevreau et aux habits de soirée. – Armés jusqu'aux dents. – L'« Allen ». – Une arme folâtre. – On nous persuade d'acheter une mule. – Liste des objets de luxe. – Nous quittons les « États ». – « Notre équipage ». – Dépêches pour les Indiens. – Entre un clin d'œil et un tremblement de terre. – Une sphinge moderne et l'accueil qu'elle nous fit. – Une aimable génisse.

Notre premier souci, l'heureux soir où nous débarquâmes à Saint-Joseph, fut de dénicher le bureau de la diligence, et de prendre nos billets, à 150 dollars pièce, pour Carson City (Nevada).

Le lendemain matin, dès les premiers rayons de soleil, nous avalâmes un déjeuner rapide, avant de nous presser vers le lieu du départ. Un inconvénient se présenta alors, auquel nous n'avions pas pensé, à savoir

qu'on peut difficilement faire passer une lourde malle de voyage pour 25 livres de bagages. Cependant c'était tout ce que nous pouvions emporter : 25 livres chacun. Ainsi nous dûmes nous précipiter sur nos malles, les ouvrir, et y faire le tri en un rien de temps. Nous réunîmes nos 25 livres par tête réglementaire dans la même valise et nous réexpédiâmes nos malles, par eau, à Saint-Louis. Ce fut une triste séparation en vérité, car nous n'avions désormais plus d'habits à queue-de-pie, ni de gants de chevreau blancs pour les réceptions pawnies dans les montagnes Rocheuses, plus de chapeaux tuyau de poêle, ni de bottines vernies, ni aucune de ces choses nécessaires à qui ambitionne une vie calme et paisible. Il ne nous restait plus qu'à nous mettre sur le pied de guerre. Chacun de nous endossa un habillement de drap lourd et rude, une chemise de soldat en flanelle, des bottes de pionnier, et dans la valise nous empilâmes quelques chemises blanches, du linge et des objets de toilette. Mon frère, le Secrétaire, emporta environ deux kilos de Constitution des États-Unis et trois autres de Dictionnaire complet car nous ne savions pas, pauvres innocents, que ces choses-là s'achetaient le jour dit à San Francisco pour arriver le lendemain à Carson City.

J'étais armé jusqu'aux dents, d'un misérable petit Smith & Wesson à sept coups, qui tirait des balles de la taille des pilules homéopathiques – et il fallait bien les sept coups au complet pour une dose d'adulte. Moi, je trouvais ça grandiose. J'arrivais même à me persuader que c'était là une arme dangereuse. Elle n'avait qu'un défaut – on ne pouvait rien atteindre avec. Un de nos « conducteurs » voulut s'en servir un jour contre une vache : tant que la bête se tint immobile et resta sage, elle ne courut aucun danger ; mais dès qu'elle commença à vaquer çà et là, que le tireur choisit une autre cible, et il lui arriva malheur. Le Secrétaire portait en bandoulière un revolver Colt de petit volume en guise de protection, pensait-il, contre les Indiens – mais par crainte d'accidents il ne l'avait pas chargé. M. Georges

Bemis, quant à lui, avait un air tout à fait formidable. Georges Bemis était notre compagnon de voyage : nous ne l'avions jamais vu auparavant. Il portait à la ceinture un vieil « Allen » authentique, celui-là même que les gens irrévérencieux appellent un « moulin à poivre ». Le seul fait de presser la détente armait et faisait partir le pistolet. Pendant la course de la détente le chien se levait, le barillet se mettait à tourner et tout d'un coup le chien s'abattait – la balle filait déjà. Viser le long du barillet en mouvement et toucher la cible était un exploit qui n'avait probablement jamais été accompli sur terre avec un « Allen ». Mais l'arme de Georges méritait tout de même une certaine confiance parce que (ainsi que le dit plus tard un des cochers de la diligence) « si elle ne touchait pas ce qu'elle visait, au moins elle ramenait toujours quelque chose ». Et c'était vrai. Elle « visa », un jour, un deux de pique cloué à un arbre, et « ramena » une mule qui paissait à 30 mètres sur la gauche. Bemis ne voulait pas de la mule, mais le propriétaire s'avança avec un fusil de chasse à deux coups et, je ne sais comment, le persuada de l'acheter. C'était une arme folâtre que cet « Allen ». Quelquefois les six canons partaient d'un seul coup et il n'y avait alors plus de sécurité dans le pays, sinon bien calé derrière l'arme.

Nous prîmes encore deux ou trois couvertures en prévision des nuits fraîches dans la montagne. En fait d'objets de luxe, nous limitâmes modestement à quelques pipes et cinq livres de tabac à fumer. Deux grands bidons paraissaient nécessaires pour le transport de l'eau. Enfin, nous remplîmes un petit sac à plombs de monnaie blanche, pour nos dépenses journalières, déjeuner et dîners.

Vers huit heures tout était prêt et nous étions de l'autre côté de la rivière.

Nous sautâmes dans la diligence, le cocher fit claquer son fouet, et nous roulâmes, laissant « les États » derrière nous. C'était une superbe matinée d'été, et le paysage entier étincelait de soleil. Il y avait dans l'air

une fraîcheur enivrante, la brise paraissait gonflée d'une légère euphorie, comme si, entrés dans la prairie, nous allions nous affranchir de toute espèce de soucis et de responsabilités – à croire que les années que nous avons passées dans la ville close et chaude, au milieu des tracasseries et de l'assujettissement, avaient été gaspillées et perdues. Nous filions à travers le Kansas, et au bout d'une heure et demie nous étions déjà au large dans les grandes Plaines. Devant nous le terrain ondulait – une succession grandiose d'élévations et de dépressions régulières, aussi loin que l'œil pouvait porter – pareil au soulèvement majestueux du sein de l'Océan après une tempête. Et partout s'étendaient les champs de blé, marquant de carrés d'un vert plus foncé l'étendue illimitée de la Prairie. Quelques heures encore, et cette mer sur terre ferme allait perdre son « roulis » et s'allonger, aussi plate qu'un plancher, pendant sept cents miles.

Notre voiture était une sorte de grande diligence, de la plus somptueuse espèce, qui se balançait d'avant en arrière et de droite à gauche – un imposant berceau à quatre roues. Elle était tirée par six chevaux et à côté du cocher était assis un « conducteur », le capitaine légitime de l'esquif, responsable des dépêches, des bagages, des messageries et des voyageurs. En fait de voyageurs, nous étions seulement trois, pour cette fois. Avec pour tout espace, à l'intérieur, la banquette du fond. À peu près tout le reste de la voiture était rempli par des sacs de dépêches, car nous emportions avec nous le courrier en retard des trois jours précédents. Un mur de matières postales s'élevait perpendiculairement jusqu'au plafond de la voiture, qui nous touchait presque les genoux. Il y en avait encore un gros tas, ficelé sur l'impériale avec des courroies, sans parler des deux coffres d'avant et d'arrière, pleins à craquer. Nous en avons au bas mot deux mille sept cents livres à bord. Le cocher dit : «... quelques bricoles pour Brigham, Carson et Frisco, mais le gros du tas est pour les Indiens, qui sont sacrément remuants tant qu'ils n'ont rien à lire. » Mais comme

à ce moment précis il arbora sur sa physionomie une formidable convulsion, donnant l'idée d'un clin d'œil englouti par un tremblement de terre, nous devinâmes que sa remarque se voulait facétieuse et signifiait certainement que nous allions décharger un de ces jours la plus grande partie de notre cargaison postale dans un coin de la Prairie et l'abandonner aux Indiens – ou au premier venu.

Nous changeâmes de chevaux tous les dix miles, aussi volâmes-nous, pour ainsi dire, sur la route dure et unie, et comme nous sautions à terre pour nous dégourdir les jambes à chaque arrêt de la diligence, la nuit nous trouva dispos et allègres.

Après souper, une femme qui habitait à une cinquantaine de miles plus loin s'ajouta à notre compagnie et chacun de nous dut monter à tour de rôle sur l'impériale à côté du cocher et du conducteur. Ce n'était apparemment pas une femme communicative. Assise là, dans le crépuscule qui s'épaississait, elle rivait un regard fixe sur un moustique qui lui perçait le bras, puis tout doucement elle élevait son autre main jusqu'à la portée de l'insecte, et elle lui lançait une tape à faire chanceler une vache. Ensuite, elle restait à contempler le cadavre avec une satisfaction tranquille, car elle ne ratait jamais son moustique ; son tir, à petite portée, était mortel. Jamais elle n'enlevait les cadavres – sans doute les laissait-elle là comme appât ? Assis à côté de cette horrible sphinge, je la regardai tuer quarante ou cinquante moustiques, je la regardais en attendant qu'elle dise quelque chose... Enfin, je me risquais :

– Les moustiques sont assez méchants, par ici, madame.

– Je vous crois !

– Pardon ?

– Je vous crois !

Soudain mise à son aise, elle se tourna vers nous :

– Le diable m'emporte si je ne commençais pas à vous prendre pour des sourds-muets. Oui, pardi !

Je restais là assise, à crever des moustiques et à me d'mander ce qui vous f'sait mal. En premier, j'ai cru que vous étiez sourds-muets, après j'me suis dit que vous deviez être malades ou toqués, ou quequ'chose comme ça, et à la fin, p'tit à p'tit, j'me suis rendue compte que vous étiez un paquet de foutus imbéciles qui ne savaient pas quoi dire. D'oùsque vous venez ?

La sphinge n'était plus une sphinge ! Descellées les fontaines de son grand abîme, elle fit pleuvoir quarante jours et quarante nuits, métaphoriquement parlant, les neuf parties du discours et nous ensevelit sous le déluge navrant d'un bavardage qui ne laissait émerger au-dessus d'un chaos houleux de grammaire déchiquetée et de prononciation massacrée, aucune falaise, aucun sommet propre à loger une repartie.

Nous souffrîmes, nous souffrîmes et nous souffrîmes, oh combien ! Elle continua heure après heure, tandis que je regrettai amèrement d'avoir ouvert la question moustique. Elle ne s'arrêta plus avant d'être arrivée à destination, vers la pointe du jour, et en quittant la voiture elle nous réveilla (car nous dodelinions depuis longtemps) pour nous lancer :

– Eh ben ! les gars, descendez donc à Cottonwood et mettez en panne une paire de jours : j'vous rejoindrai dans la soirée, et si j'peux vous faire plaisir en vous glissant un mot de temps en temps, hé-hé, j'm'en charge ! On vous dira que j'ai toujours été une espèce de difficile et de sainte-n'y touche, pour une fille qu'a poussé dans les bois, et vrai, je *le suis*, avec les gueux et la racaille, et une fille *doit* l'être, si elle veut *être* quelque chose, mais quand j'trouve des gens qu'est mes égaux, m'est avis que j'suis une génisse tout de même assez sociable.

Nous résolûmes de ne pas « mettre en panne à Cottonwood ».

« *La suspension qu'est cassée* ». – *Un courrier bien distribué*. – *Sommeil mouvementé*. – *Un lapin-bourricot en méditation et au travail*. – *Un moderne Gulliver*. – *Le buisson de sauge*. – *Pardessus alimentaire*. – *Triste sort d'un chameau*. – *Avertissement aux expérimentateurs*.

Environ une heure et demie avant le point du jour, nous filions moelleusement sur la route – si moelleusement que notre berceau ne se balançait que d'un mouvement léger, assoupissant, qui nous enveloppait graduellement de sommeil et nous émoussait l'entendement – lorsque quelque chose céda sous notre poids. Nous y fûmes vaguement sensibles, et en même temps résolument indifférents. La malle s'arrêta. Nous entendîmes le cocher et le conducteur se parler, au-dehors, chercher partout une lanterne et jurer parce qu'ils ne la trouvaient pas, mais quel que fût l'événement, il ne nous concernait pas et cela ne faisait qu'accroître notre bien-être, de penser à ceux qui travaillaient là, dans la nuit noire, tandis que nous étions capitonnés dans notre nid, les rideaux tirés. Mais, le bruit se rapprocha, il sembla y avoir un examen de la voiture et la voix du cocher s'éleva :

– Nom de Dieu, la suspension qu'est cassée¹ !

Cela me réveilla en sursaut, comme le sentiment mal défini d'une catastrophe a toujours tendance à le faire. Je me dis : « Voyons, une suspension, cela fait sans doute partie d'un cheval² ; et c'en est probablement une partie vitale d'après l'inquiétude qu'on devine dans la voix du cocher. Une jambe peut-être – mais comment a-t-il pu

1. *Trough-brace* : courroies de cuir, épaisses de 7,5 cm sur lesquelles reposait la caisse des diligences de l'Ouest en remplacement des ressorts des diligences anglaises, trop fragiles. (N.d.T.)

2. L'auteur joue sur les deux mots : *trough-brace* (suspension) et *thorough bred* (pur-sang). (N.d.T.)

se casser la jambe en valsant sur une pareille route ? Non, ça ne peut pas être une jambe. À moins qu'il ne l'ait lancée à la tête du cocher ? Voyons, qu'est-ce que ça peut bien être que la suspension d'un cheval, je me le demande ? Enfin, en tout cas, ne montrons pas notre ignorance au public. »

À ce moment, un coin de rideau se souleva, la figure du conducteur apparut et sa lanterne nous illumina, nous et notre muraille de sacs postaux. Il grommela :

– M'ssieurs, faudrait qu'vous descendiez un peu. La suspension qu'est cassée.

Nous dégringolâmes au-dehors sous une bruine pénétrante, avec un sentiment, navrant, de total dépaysement. Quand j'eus découvert que ce qu'on appelait une « suspension », était l'entrelacement confus de courroies supposé maintenir la caisse de la voiture, je dis au cocher :

– Je n'ai encore jamais vu de suspension aussi usée que ça – pour autant que je m'en souviene. Comment est-ce arrivé ?

– Tiens, c'est arrivé qu'on a voulu faire tenir dans une seule voiture le courrier de trois journées – voilà comment c'est arrivé, dit-il, et justement, voyez comme c'est curieux, v'là que nous sommes rendus à c'te heure à la vraie adresse qu'est écrite su' tous les sacs de journaux qu'étaient à livrer aux Indiens pour les faire s' tenir tranquilles. C'est une veine insensée, passe qu'il fait si constitutionnellement noir, que j'aurais passé devant sans m'en douter, si c'te suspension-là avait pas cassé.

Je compris qu'il était occupé à préparer un de ses fameux clins d'œil, quoique je ne pusse voir sa figure, parce qu'il était penché sur sa besogne ; aussi, lui souhaitant une heureuse délivrance, j'allai aider les autres à décharger les sacs de dépêches. Quand ils furent tous dehors, ces derniers formèrent une grande pyramide au bord de la route. Puis, la suspension raccommodée, nous remplîmes de nouveau les deux coffres, mais le courrier restant laissa libre l'impériale et l'intérieur à moitié vide. C'est alors que le conducteur décida de rabattre tous les

dossiers et de remplir de sacs la voiture à mi-hauteur sur toute sa superficie. Sur quoi, nous protestâmes hautement, parce que nous n'avions plus de sièges – mais le conducteur était plus sage que nous, et rétorqua qu'un lit valait mieux que des sièges. Cet arrangement, en outre, protégeait sa suspension. Nous ne demandâmes plus de sièges après cela. Pour tirer une petite flemme le lit, en effet, était infiniment préférable et c'est ainsi que je devais passer maintes journées amusantes à lire, mollement allongé, les Statuts et le Dictionnaire, en me demandant ce qui allait arriver aux personnages à la page suivante.

Le conducteur dit qu'arrivé à la prochaine station, il enverrait un garde pour veiller sur les sacs abandonnés, et nous reprîmes notre route.

C'était maintenant le point du jour, et en étendant de toute leur longueur nos jambes pleines de crampes sur les sacs postaux, tout en regardant par les carreaux les vastes déserts de verdure que voilait un fin brouillard frais jusqu'à l'horizon où le soleil levant montait comme un point d'interrogation, notre plaisir prit la forme d'une extase tranquille et heureuse.

La voiture courait à une allure vertigineuse, la brise faisait claquer les rideaux et les vêtements accrochés aux portemanteaux de la manière la plus hilarante, notre berceau se balançait voluptueusement en tous sens, et le battement des sabots, le fouet du cocher et ses « hue ! allons donc ! » nous étaient la plus douce musique. Le terrain se déroulait comme un tapis, et les arbres qui se précipitaient à notre rencontre semblaient nous jeter au passage de muets hourras, puis se retournaient pour nous suivre du regard, pleins d'admiration ou d'envie ou de quelque chose d'approchant, et tandis que nous étions couchés, que nous fumions le calumet de paix et que nous comparions toute cette joie à l'ennuyeuse vie des villes qui l'avait précédée, nous nous disions qu'il n'était au monde qu'un seul bonheur parfait et sans mélange, et que nous l'avions trouvé.

Après déjeuner, à une station dont j'ai oublié le nom, nous grimpâmes tous les trois sur le siège, derrière le cocher. Le conducteur en profita pour faire un somme sur notre lit. Quant à moi, je me laissai doucement engourdir par le soleil, et finis par m'étendre à plat ventre sur l'imériale, où je dormis une heure ou plus, en me retenant simplement à la légère tringle de la galerie. Cela peut donner une idée de ces routes sans pareilles. D'instinct, un dormeur se cramponne toujours violemment aux barreaux quand la voiture cahote, mais quand elle se contente de le bercer tel un enfant, l'étreinte est inutile. Les cochers et les conducteurs de la ligne avaient l'habitude de dormir trente ou quarante minutes d'affilée sur les bonnes routes tout en restant à leur place, tandis que leurs attelages fonçaient à près de 10 miles à l'heure. Je les ai vus le faire souvent. Et cela sans danger : un dormeur se raccroche toujours à temps aux barreaux quand la voiture cahote. Ces gens-là étaient surmenés et il ne leur était pas possible de rester éveillés tout le temps.

Nous traversâmes Marysville, puis franchîmes le Big-Blue et le Little-Sandy, avant d'entrer, environ un mile plus loin, dans le Nebraska. Encore un mile et nous arrivâmes au Big-Sandy – à près de 300 km de Saint-Joseph.

Comme le soleil se couchait, nous vîmes le premier spécimen d'un animal qu'on appelle familièrement, sur une étendue de 2 175 miles de montagnes et de déserts, du Kansas jusqu'au Pacifique, le « lapin-bourricot ». Ce qui lui va très bien. Il est pareil à n'importe quel autre lapin, si ce n'est qu'il est d'un tiers ou de moitié plus gros, qu'il a les jambes plus longues, proportionnellement à sa taille, et qu'il a les oreilles les plus absurdes qui aient jamais coiffé aucune créature, sauf le bourricot. Quand il est au repos, qu'il pense à ses péchés ou qu'il rêve sans crainte de danger, ses oreilles majestueuses se dressent au-dessus de lui, bien en vue, mais le craquement d'une brindille lui cause une frayeur presque mortelle, et il penche alors légèrement ses oreilles en arrière pour s'élancer vers son logis. Tout ce que vous pouvez voir,

dans la minute qui suit, c'est sa longue silhouette grise, s'allongeant toute droite tandis qu'il se défile à travers les courts buissons de sauge, la tête levée, l'œil fixe et les oreilles un peu rejetées en arrière, indiquant l'endroit où se trouve l'animal aussi sûrement que s'il portait un foc. De loin en loin, il fait un bond merveilleux avec ses longues jambes, bien au-dessus des sauges ratatinées, et signe des performances à rendre un cheval envieux. Puis il descend une longue pente gracieuse et disparaît mystérieusement : il s'est tapi derrière un bouquet de sauge et y restera assis, aux aguets et tremblant, jusqu'à ce que vous arriviez à six pieds de lui – sur quoi il repart comme une fusée. Mais il faut tirer au moins une fois sur l'animal si on veut le voir mettre tout son cœur dans ses talons. Alors, complètement effrayé, il couche ses longues oreilles sur son dos, s'allonge comme une aune de drapier à chacun de ses bonds et éparpille derrière lui les miles, avec une facilité teintée d'indifférence qui laisse pantois.

Nous fîmes « se porter sur son dos » notre spécimen, comme dit le conducteur. Le Secrétaire le mit en route avec une balle du Colt, je lui crachai dessus avec mon arme, la bordée tout entière du vieil « Allen » partit au même moment avec un fracas retentissant et on peut dire sans exagération que le lapin devint frénétique. Il baissa les oreilles, leva la queue et détala pour San Francisco, à une vitesse qu'on ne peut décrire que comme un éclair et une disparition. Il était hors de vue depuis longtemps que nous entendions encore le sifflement de sa fuite.

Je ne me rappelle pas où nous rencontrâmes le premier buisson de sauge, mais puisque j'en ai parlé, autant en profiter pour le décrire. C'est une tâche relativement aisée, car si le lecteur réussit à se figurer un chêne vénérable et noueux réduit à la taille d'un petit buisson de deux pieds de haut, avec son écorce rugueuse, son feuillage, ses rameaux entremêlés et toutes ses parties complètes, il a la peinture exacte du buisson de sauge. Souvent, pendant des après-midi de loisir dans les montagnes, je me suis couché par terre, la figure sous un de

ces buissons, et je me suis imaginé que les moucheron, au milieu du feuillage, étaient des oiseaux lilliputiens, que les fourmis allant et venant autour de la tige étaient des troupeaux lilliputiens, et que j'étais moi-même un maraudeur gigantesque venu de Brobdignac, qui guettait un petit citoyen de l'endroit pour le manger tout cru.

C'est, en somme, la miniature exquise de l'imposant monarque de la forêt. Le vert grisâtre de son feuillage colore tout le désert et la montagne. Il a l'odeur de notre sauge domestique et la tisane fabriquée à partir de ses feuilles a le goût de celle que connaissent si bien tous les enfants. Singulièrement rustique, il pousse aussi bien dans le sable que sur le rocher le plus dénudé où rien d'autre, dans le règne végétal, ne se risquerait à essayer de pousser – à l'exception peut-être du « bunch grass ». Ses buissons poussent à six ou sept pieds l'un de l'autre, sur toute la surface des montagnes et des déserts de l'Extrême-Occident, jusqu'à la frontière de la Californie. Il n'y a aucune espèce d'arbres dans la Prairie sur des centaines de miles, et aucune végétation dans le désert, excepté le buisson de sauge et son cousin le « bois à graisse », qui lui ressemble tellement qu'on les confond parfois. Sans le buisson de sauge ami, les feux de bivouac et les dîners chauds seraient impossibles dans le désert. Son tronc est aussi gros que le poignet d'un enfant et peut aller jusqu'à l'épaisseur d'un bras d'homme, ses branches anguleuses sont moitié aussi grosses que son tronc et le tout forme un bois dur, sain, excellent, qui ressemble beaucoup à celui du chêne.

Quand une troupe bivouaque, la première chose à faire est de couper des buissons de sauge, et il suffit de quelques minutes pour en avoir une pile opulente toute prête. On creuse un trou d'un pied de large sur deux de longueur et deux de profondeur, puis on casse la sauge et on l'y brûle jusqu'à ce que le trou soit rempli de braises à ras bord. C'est là-dessus qu'on fait la cuisine – sans fumée, et par conséquent sans jurons. Un tel feu dure toute la nuit sans être rechargé, et constitue un feu de

bivouac très sociable, autour duquel les réminiscences les plus abracadabrantes paraissent soudain plausibles, instructives et profondément amusantes.

S'il est incontestablement un très bon combustible, en fait de légume, c'est un insuccès notoire. Aucune créature vivante ne peut en souffrir le goût, excepté le lapin-bourricot et son fils illégitime, le mulet. Mais leur témoignage concernant ses facultés nutritives est sans valeur, car ils sont capables également de manger des pommes de pin, de l'anthracite, du fil de laiton, des tuyaux de plomb, des vieilles bouteilles, bref, tout ce qui leur tombe sous la dent, et ils s'en vont après cela avec un air aussi reconnaissant que s'ils avaient eu des huîtres à dîner. Les mulets, les bourriquets et les chameaux ont des appétits que n'importe quoi soulage temporairement, mais que rien n'assouvit. Une fois, en Syrie, près des sources du Jourdain, un chameau entreprit mon pardessus pendant qu'on plantait des tentes et l'examina d'un œil critique, du haut en bas, avec autant d'attention que s'il avait eu l'idée de s'en commander un pareil, puis, après l'avoir longuement envisagé comme article d'habillement, il se mit à le considérer sous l'angle de l'alimentation. Il posa un pied dessus, arracha une des manches avec ses dents, et la mâcha et remâcha en l'ingurgitant graduellement, tout en ouvrant et en fermant les yeux en une sorte de mimique d'extase religieuse, comme s'il n'avait jamais rien goûté d'aussi bon dans sa vie. Puis il fit claquer ses lèvres une fois ou deux et se mit à la recherche de l'autre manche. Ensuite, il tâta du col de velours et sourit d'un tel sourire de contentement qu'il était facile de voir qu'il regardait ce morceau comme le plus délicat de l'ensemble. Les pans vinrent après, de compagnie avec des capsules à percussion, du sucre candi et de la pâte de figue de Constantinople. Sur ces entrefaites ma correspondance de journaliste tomba à terre, et il en goûta. Il s'agissait de lettres manuscrites pour les journaux de mon pays. Mais c'était là s'aventurer en terrain dangereux. Il commença par mâchouiller des passages

d'un sérieux si solide qu'ils lui pesèrent quelque peu sur l'estomac. De temps à autre il mordait dans une plaisanterie qui le secouait à lui décrocher la mâchoire. La position commençait à devenir critique, mais il tint bon, avec un grand courage et le plus ferme espoir jusqu'à ce qu'il trébuche sur des affirmations qu'un chameau lui-même ne pouvait avaler impunément. Il commença à s'étrangler, à étouffer, les yeux lui sortirent de la tête, ses jambes de devant s'écartèrent, en un quart de minute environ il tomba aussi roide que l'établi d'un charpentier, et expira dans une agonie indescriptible. J'allai lui retirer le manuscrit de la bouche et constatai que cette bête délicate était morte étouffée par une des narrations les plus modérées et les plus anodines que j'aie jamais soumises à un public crédule.

J'allais dire, quand j'ai été détourné de mon sujet, que quelquefois on trouve des buissons de sauge de cinq ou six pieds de haut, avec une envergure de branchage et de feuillage en proportion, mais que leur hauteur habituelle est de deux à deux pieds et demi.

4

Nous faisons notre lit. – Soudaine attaque du Dictionnaire. – À un relais. – Notre cocher, ce grand et brillant dignitaire. – Curieux endroit pour une cour. – Commodités. – Doubles portraits. – Un héritage de famille. – Ce digne hôtelier. – « Le bazar et l'installage ». – Un exilé. – Le slumgullion. – Une table bien servie. – L'hôtelier s'étonne. – L'étiquette à table. – Mules sauvages mexicaines. – Diligence et chemin de fer.

Tandis que le soleil tombait et que venait la fraîcheur du soir, nous fîmes nos préparatifs de couchage. Nous remuâmes les sacs postaux en cuir et les sacs à

imprimés en toile rugueuse (rugueuse et bosselée à cause des arêtes et des coins des revues, des boîtes et des livres qu'ils contenaient). Nous les remuâmes et les secouâmes furieusement de manière à rendre notre lit aussi plat que possible. Et nous y réussîmes à peu près, même si, malgré tous nos efforts, il gardait un petit air tourmenté et houleux, comme un morceau de mer après l'orage. Il nous fallut encore poursuivre nos bottes dans les recoins où elles s'étaient nichées, entre les sacs postaux. Puis nous décrochâmes nos habits, nos vestes, nos pantalons et nos grosses chemises de laine des appuie-mains où ils s'étaient balancés toute la journée et nous les revêtîmes, car en l'absence de dames et compte tenu de la chaleur, nous nous étions mis à notre aise dès neuf heures du matin en ne gardant que nos « dessous ». Quand tout fut prêt, nous rangeâmes le toujours inconfortable Dictionnaire à un endroit où il pourrait reposer aussi tranquillement que possible et nous plaçâmes les bidons à eau et les pistolets là où nous pouvions les retrouver dans l'obscurité. Puis nous fumâmes une dernière pipe en échangeant une dernière histoire, après quoi, nous mîmes les pipes, le tabac et le sac de monnaie dans les petites cavités et renforcements des sacs postaux, tirâmes les rideaux tout autour de la voiture et la rendîmes aussi sombre que « l'intérieur d'une vache » comme disait le conducteur, dans son langage pittoresque. Il y faisait certainement aussi sombre que possible – rien n'y était visible, même vaguement. Nous nous enroulâmes comme des vers à soie, chacun dans sa couverture, et nous nous laissâmes tranquillement glisser dans le sommeil.

À chaque fois que l'on s'arrêtait pour changer les chevaux, nous nous réveillions en sursaut, en essayant vaguement de nous rappeler où nous étions. Le temps d'y arriver, au bout d'une minute ou deux, et la voiture déjà repartait – et nous aussi. Le pays où nous entrions était maintenant sillonné çà et là de petites rivières. Celles-ci serpentaient entre des rives à pic, aussi, chaque fois que nous dégringolions d'une rive ou regrimions

sur l'autre, notre groupe se retrouvait passablement embrouillé. D'abord nous tombions tous en tas à l'avant de la voiture, presque sur notre séant ; la seconde d'après nous étions projetés, tête en bas, à l'autre extrémité. Nous nous débattions de notre mieux et gigotons de même pour nous garer des arêtes et des coins des sacs de lettres qui croulaient sans cesse sur nos têtes et quand la poussière s'élevait au milieu du tumulte, nous éternuions en chœur avant de grogner, ou de pousser des exclamations impatientes dans le genre de : « Enlève ton coude d'entre mes côtes. – Tu ne peux pas cesser de m'écraser, des fois ? »

Chaque fois que notre avalanche se précipitait d'un bout de la voiture à l'autre, le Dictionnaire l'accompagnait et chaque fois qu'il l'accompagnait, il endommageait quelqu'un. Dans un de ses trajets il « écorça » le coude du Secrétaire. Au suivant, il me frappa méchamment au creux de l'estomac. Et au troisième, il retroussa le nez de Bemis au point de lui faire voir l'intérieur de ses narines – à ce qu'il prétendit. Les pistolets et l'argent coulèrent tout de suite au fond ; mais les pipes, les tuyaux de pipes, le tabac et les bidons cavalcadaient et cascadaient à la suite du Dictionnaire, à chaque assaut qu'il nous livrait, et lui fournissaient aide et protection en nous versant qui du tabac dans les yeux, qui de l'eau dans le cou.

Pourtant, tout bien considéré, ce fut une nuit confortable. Elle passa graduellement, et lorsqu'enfin une lueur grise et froide se montra par la fente des rideaux, nous bâillâmes en nous étirant avec satisfaction, dévidâmes nos cocons et décidâmes que nous avions eu tout ce qu'il nous fallait de sommeil. Petit à petit, comme le soleil montait et réchauffait le monde alentour, nous ôtâmes nos habits et nous nous préparâmes à déjeuner. Nous étions juste à l'heure, car, cinq minutes plus tard, le cocher envoya les notes sauvages de sa trompe par-dessus les solitudes herbeuses, et une ou deux huttes basses apparurent dans le lointain. Le roulement de la voiture,

le battement des sabots de nos six chevaux, les commandements brefs du cocher prirent un tour énergique, avec un rien d'emphase, comme si eux aussi s'éveillaient, et nous vîmes nous ranger le long de la station, à notre allure la plus brillante. C'était un enchantement que ces anciens voyages en malle-poste !

Nous sautâmes au-dehors dans notre petit déshabillé. Le cocher lança à terre sa poignée de rênes, bâilla et s'étira complaisamment, retira ses épais gants de daim avec une lenteur délibérée et une dignité intolérable, sans accorder la plus légère attention à une douzaine de questions aimables sur sa santé, d'apostrophes humblement facétieuses ou flatteuses, et d'offres de services obséquieuses de la part de cinq ou six palefreniers hirsutes et à demi sauvages en train de dételer prestement nos bêtes et de faire sortir le nouveau relais hors de l'écurie – car aux yeux des cochers de diligence, à cette époque, les palefreniers étaient une variété de créatures ordinaires, vulgaires, utiles certes dans leur métier et contribuant à peupler l'univers, mais pas de la sorte de gens auxquels une personne de distinction pût se permettre de s'intéresser – tandis qu'aux yeux des palefreniers, au contraire, le cocher de diligence était un héros, un haut et brillant dignitaire, l'enfant favori du monde, l'envie du peuple, le point de mire des nations. Quand ils lui parlaient, ils acceptaient son silence insolent avec douceur et comme s'il s'agissait de la conduite naturelle, seule convenable, d'un si grand homme. Quand il ouvrait les lèvres, ils se suspendaient à ses paroles avec admiration (il ne faisait jamais l'honneur d'une remarque à un individu en particulier, mais l'adressait avec libéralité aux chevaux, aux écuries, au pays d'alentour, *et* aussi aux subalternes humains). Quand il lançait à un palefrenier une facétie particulièrement insultante, ce dernier était heureux pour la journée. Quand il lâchait son unique plaisanterie, vieille comme les montagnes, grossière, juronnante, bête et affligeante au même auditoire dans les mêmes termes chaque fois qu'il s'arrêtait là, les manants s'esclaffaient,

se tapaient sur les cuisses et juraient qu'ils n'avaient, de leur vie, jamais rien entendu de si drôle. Et comme ils se précipitaient autour de lui quand il réclamait une cuvette d'eau, une gourde pleine ou du feu pour la pipe ! Mais ils auraient insulté sur-le-champ le voyageur qui se serait oublié au point de leur quémander quelque faveur. Ils avaient un art de l'insolence égal à celui du cocher qu'ils prenaient pour modèle ; car, ne l'oublions pas, le cocher de grande ligne méprise au moins autant ses voyageurs que ses palefreniers.

Lesdits palefreniers traitaient le réellement puissant *conducteur* de la diligence simplement selon ce qu'ils croyaient être la meilleure politesse, mais le *cocher* était le seul être devant lequel ils s'inclinaient, le seul qu'ils adoraient. Avec quelle admiration ils le contemplaient, en haut de son siège, quand il se gantait avec une lenteur délibérée, pendant que quelque heureux garçon lui tendait son faisceau de rênes en attendant patiemment qu'il le prenne ! Et comme ils le bombardaient d'exclamations glorieuses quand il claquait son long fouet, et partait en caracolant !

Les bâtiments de la station étaient des huttes longues et basses, faites de briques couleur de boue, séchées au soleil, assemblées sans mortier (« adobes » est le nom espagnol de ces briques, que les Américains ont abrégé en « dobies »). Leurs toits, à la pente si faible que ce n'est pas la peine d'en parler, étaient de chaume, et semés de gazon ou recouverts d'une épaisse couche de terre d'où partait une végétation luxuriante d'herbes folles et de plantes sauvages.

C'était bien la première fois qu'il nous était donné de voir dans une maison la cour placée au-dessus du grenier. Les bâtiments consistaient en plusieurs granges, en écuries pour douze ou quinze chevaux, et en une hutte qui servait de salle à manger pour les voyageurs. Cette dernière contenait des box pour le chef de station et un ou deux palefreniers. On pouvait s'accouder sur les gouttières et il fallait se baisser pour passer la porte. En lieu

et place de la fenêtre il y avait un trou carré, à peu près assez large pour livrer passage à un homme, mais sans la moindre vitre. Il n'y avait pas de parquet, mais le sol était en terre battue. Il n'y avait pas de fourneau, mais la cheminée servait à tous les usages. Il n'y avait pas d'étagères non plus, pas de buffets, pas d'office. Dans un coin se dressait un sac de farine tout ouvert, et avec, à ses pieds, un couple de casseroles en fer battu, noires et vénérables, une théière en fer également battu, un petit sac de sel et un quartier de lard.

À l'extérieur, à la porte de l'ancre du chef de relais, une cuvette de fer-blanc était posée à terre, avec un seau d'eau et un morceau de savon jaune en barre. Une vieille chemise de laine bleue pendait à la gouttière, mais de toute évidence la serviette particulière du chef des lieux et seules deux autres personnes dans l'univers auraient pu se risquer à s'en servir, le cocher et le conducteur. Le second ne voulait pas par bienséance, le premier, parce qu'il ne tenait pas à encourager les avances d'un chef de relais. Quant à nous, nous avions bien des serviettes dans notre valise, mais elles auraient pu aussi bien se trouver au fond de la mer Morte, aussi nous servîmes-nous (comme le conducteur) de nos mouchoirs tandis que le cocher se contentait de son pantalon et de ses manches. À côté de la porte, à l'intérieur, était accroché un vieux petit cadre de miroir qui retenait encore, dans un coin inférieur, ce qu'on pouvait supposer être deux petits fragments du miroir primitif. Cette combinaison vous offrait, quand vous vous regardiez, un portrait à deux coups assez plaisant, avec une moitié de votre tête surélevée de cinq centimètres au-dessus de l'autre.

Au cadre de miroir était également suspendu un demi-peigne, au bout d'une ficelle, mais s'il me fallait choisir entre décrire ce patriarche ou mourir, je crois que je me commanderais des échantillons de cercueil. Il remontait à Ésaü et à Samson et depuis avait poursuivi son existence en accumulant des cheveux – ainsi que diverses impuretés. Dans un coin de la pièce, trois ou

quatre carabines ou mousquets étaient posés contre le mur, avec des cornes à poudre et des sachets de munitions. Les employés du relais portaient des pantalons de rude étoffe d'une fabrication des plus rustiques, doublés dans le fond et l'entrejambe d'amples applications de basane qui faisaient fonction de jambières quand l'homme montait à cheval, de sorte que ce pantalon moitié bleu sombre et moitié jaune gardait en toutes circonstances un je ne sais quoi d'inexprimablement pittoresque. Il était fourré dans de hautes bottes aux talons armés de grands éperons espagnols dont les barrettes et les chaînettes de fer cliquetaient à chaque pas. L'homme portait une barbe et des moustaches immenses, un vieux chapeau mou, une chemise de laine bleue, pas de bretelles, pas de gilet, pas d'habit – dans une gaine de cuir à la ceinture, un grand et long revolver de marine (porté à droite, le chien sur le devant), et, ressortant de sa botte, un couteau Bowie-knife à manche de corne. Le mobilier de la cabane n'était ni fastueux ni encombrant. Les chaises à bascule et les canapés étaient absents et l'avaient toujours été mais se faisaient représenter par deux tabourets à trois pattes, un banc de sapin de quatre pieds de long et deux caisses à chandelles, vides. La table consistait en une planche grasseuse posée sur des tréteaux et ni la nappe ni les serviettes n'étaient venues au rendez-vous, mais on devinait bien, à quelque chose d'éminemment rugueux dans l'atmosphère, qu'on ne les attendait pas non plus. Chaque homme avait devant lui un plat d'étain bossué, un couteau et une fourchette, une chopine d'étain, sauf le cocher qui lui avait droit à une soucoupe en terre ayant connu des jours meilleurs. Naturellement cet archiduc siégeait au haut bout de la table.

Une pièce solitaire prenait sur la table un air touchant de noblesse en ruine. C'était l'huilier. Il était en maillechort, mutilé et oxydé, mais il paraissait si absurdement déplacé qu'on aurait dit un roi en haillons exilé chez des barbares, aussi, malgré sa dégradation, la majesté de son origine commandait-elle le respect. Il ne lui restait

qu'un seul carafon, et encore sans bouchon, constellé de piqûres de mouches, le goulot cassé, avec dans le fond deux doigts de vinaigre et une douzaine de mouches confites, les pattes en l'air, qui paraissaient sincèrement navrées d'avoir eu l'idée de s'établir là.

Le chef du relais brandit un disque de pain de la semaine précédente, qui avait la forme et la dimension d'un fromage ancien modèle, et il en tailla des lames qui se révélèrent au moins aussi bonnes que des pavés Nicholson, mais nettement moins tendres.

Puis il découpa libéralement une tranche de lard pour chacun de nous, mais seuls les vieux routiers aguerris se mirent en devoir de la maïstiquer, car il s'agissait d'un lard de réforme que les États-Unis n'osaient plus donner aux soldats dans les forts et que la Compagnie de transports avait racheté au rabais pour l'alimentation des voyageurs et du personnel. Peut-être, après tout, avons-nous rencontré ce lard de réforme plus avant dans les Plaines qu'à l'endroit où je le place, mais nous l'avons rencontré, ça on ne peut pas dire le contraire.

Puis il nous versa une boisson qu'il appelait du « slumgullion », et il est difficile de croire qu'il n'avait pas reçu une inspiration du ciel le jour où il l'avait ainsi baptisée. En fait, c'était supposé être du thé, mais il y avait dedans trop de lavette à vaisselle, de sable et de vieille couenne de lard pour tromper un voyageur intelligent. Il n'y avait évidemment ni sucre ni lait, ni même de cuiller pour remuer le mélange.

Nous ne pouvions pas plus manger la viande que le pain, ni boire le « slumgullion ». Et en regardant le mélancolique carafon de vinaigre, je pensais à l'histoire (déjà très, très vieille, à cette époque) du voyageur qui s'assied devant une table où il n'y a rien qu'un maquereau et un pot de moutarde. Il demande à l'amphitryon si c'est tout. Et ce dernier de répondre : « Tout ? Comment, sacré nom de D... ! il me semble qu'il y a là assez de maquereau pour six. – Mais je n'aime pas le maquereau. – Oh bien ! servez-vous de la moutarde. »

En d'autres temps j'avais trouvé l'histoire assez bonne, très bonne même, mais elle prenait ici une vraisemblance lugubre qui lui enlevait toute drôlerie.

Notre déjeuner était servi, mais nos mâchoires restaient au repos.

Je goûtai, je flairai, et risquai que je croyais préférer du café.

Le patron du relais s'arrêta foudroyé et me dévisagea la bouche ouverte. Puis, quand il revint à lui, il se tourna légèrement de côté et dit, sur le ton de quelqu'un qui réfléchit à quelque chose de trop vaste pour son imagination : « Du café ! Ah, celle-là, si je m'y attendais, par exemple, nom de Dieu ! »

Nous ne pouvions pas manger et il n'y avait aucune conversation entre les palefreniers et l'équipage de la diligence – ou plutôt celle-ci se bornait à une demande rapide, simple, lancée de loin en loin, toujours sous la même forme, et toujours brutalement amicale, dont la saveur et la nouveauté occidentale me piquèrent au premier abord et m'intéressèrent, mais perdit assez rapidement de son charme. C'était :

– Passez le pain, fils de putois !

Non, j'oublie – le mot n'était pas putois, il me semble qu'il était plus fort que ça ; et même j'en suis sûr, mais on dirait qu'il est sorti de ma mémoire. Mais c'est sans importance, probablement était-il trop fort pour être imprimé. Il reste dans mon souvenir un point de repère : la première fois que j'ai rencontré le parler nouveau et vigoureux des plaines et des montagnes de l'Ouest.

Nous laissâmes le déjeuner, payâmes chacun notre dollar, et regagnâmes la voiture et notre lit de sacs de lettres, pour y trouver une consolation dans nos pipes. C'est ce jour-là que nous eûmes aussi à subir le premier amoindrissement de notre équipage princier : nos six beaux chevaux laissèrent la place à six mulets – six bêtes mexicaines, sauvages à tel point qu'il fallut qu'un homme s'agrippe à la tête de chacune d'elles pour les contenir tandis que le cocher se gantait. Et quand à la

fin il empoigna les rênes et donna le signal, la voiture s'élança hors du relais comme si elle sortait de la gueule d'un canon. Comme ces animaux frénétiques détalait ! Ce fut un galop emporté et furieux qui ne se modéra pas un instant avant que nous ayons brûlé 10 ou 12 miles et que nous nous soyons précipités au milieu du groupe de petites huttes et d'écuries du relais suivant.

Nous volâmes ainsi toute la journée. À deux heures de l'après-midi, apparut la zone boisée qui borde la Platte du Nord et en marque les sinuosités à travers le vaste parquet uni de la Prairie. À quatre heures nous passâmes un bras de la rivière. À cinq heures nous passâmes la Platte elle-même et nous atterrîmes à Fort-Kearney à cinquante-six heures de St-Joseph – À 300 MILES !

Voilà ce que c'était, que courir la poste sur la grande piste des Plaines, il y a dix ou douze ans, quand il n'y avait peut-être pas en Amérique dix personnes qui pensaient vivre assez pour voir un chemin de fer suivre cette même route jusqu'au Pacifique. Aujourd'hui le chemin de fer est là, pourtant, et mille comparaisons et contrastes cocasses viennent à mon esprit quand je lis, dans le *Times* de New York, ce compte rendu d'une excursion récente au pays même que je viens de décrire. À peine puis-je comprendre le nouvel état des choses :

À TRAVERS LE CONTINENT

« Dimanche, à 4 h 20 du soir, nous roulâmes hors de la station d'Omaha et partîmes vers l'ouest pour notre longue course. Deux heures plus tard, on annonça le dîner – un événement pour ceux d'entre nous qui avaient encore à découvrir ce que c'est que de manger dans l'un des hôtels roulants de Pullman ; donc, passant dans la première voiture en avant de notre palais-dortoir, nous nous retrouvâmes dans le wagon-restaurant. Ce fut une révélation pour nous, que ce premier

dîner de dimanche ! Et bien que nous ayons déjeuné, dîné et soupé pendant quatre jours, notre compagnie tout entière ne cessa d'admirer la perfection du service et les merveilleux résultats obtenus. Sur des tables couvertes d'un linge d'un blanc de neige, garnies de services en argent massif, des serveurs d'Éthiopie en costumes d'une irréprochable blancheur placèrent comme par magie un repas, dont Delmonico lui-même n'aurait pas eu sujet de rougir ; et même, à quelques égards, il serait difficile à ce chef distingué d'égaliser notre menu ; car, outre tout ce qui constitue ordinairement un dîner de première catégorie, n'avions-nous pas notre côtelette d'antilope (le gourmet qui n'en a pas goûté, ah ! que sait-il du festin des premiers âges de la terre ?), notre délicieuse truite du ruisseau de la montagne, des fruits de choix et (sauce piquante et inachetable) notre air de Prairies, délicatement parfumé, et si apéritif. Soyez-en sûrs, nous fîmes justice à ces bonnes choses, et tout en les arrosant de rasades de Krug mousseux pendant que nous filions trente miles à l'heure, nous convînmes que nous n'avions jamais mené la vie à plus grandes guides.

« (Nous battîmes ce record, deux jours après, en faisant 27 miles en 27 minutes sans que nos verres pleins jusqu'au bord répandissent une goutte de champagne.)

« Après dîner, nous nous rendîmes dans notre wagon-salon, et comme c'était le soir du sabbat, nous entonnâmes quelques vieux hymnes. Les voix masculines et féminines se mariaient agréablement dans l'air du soir pendant que notre train, avec son grand œil de Polyphème étincelant qui éclairait de longues perspectives de Prairies, se ruait dans la nuit du désert. Ensuite au lit ! Dans des couchettes luxueuses, où nous dormîmes du sommeil des justes et ne nous réveillâmes que le lendemain (lundi) matin à 8 heures pour nous trouver au passage de la Platte du Nord à 300 miles d'Omaha et à 15 h 40 de notre point de départ. »

Nouvelles rencontres. – Le coyote. – Mésaventures canines. – Habitudes du coyote. – Pique-niques.

Suivit une autre nuit, de tranquillité et de tumulte alternés. Mais le matin finit par arriver. Ce fut un nouveau réveil heureux, de brise fraîche, de vastes étendues uniformes de verdure, de soleil clair – et de totale solitude. Aussi loin que portait le regard, nulle trace d'être humain, ou d'habitation humaine, et l'atmosphère avait de si étranges propriétés que des arbres apparemment à portée de la main étaient en fait à plus de trois miles. Nous reprîmes notre déshabillé, grimpâmes sur le toit de la voiture en marche, et de là laissâmes pendre nos jambes sur les côtés, et criant de temps à autre après nos mulets frénétiques, simplement pour le plaisir de les voir rejeter leurs oreilles en arrière et accélérer encore. Nous avons attaché nos chapeaux sur nos têtes pour empêcher le vent d'emporter nos cheveux et nous laissions courir notre regard autour de nous, sur le vaste tapis du monde, à la recherche d'objets nouveaux et étranges. Aujourd'hui encore, je vibre de la tête aux pieds quand je repense à ces instants, au plaisir, à la sensation sauvage d'indépendance qui faisaient danser mon sang dans mes veines.

Une heure environ après le petit déjeuner, nous vîmes les premiers villages de chiens de prairie, la première antilope, et le premier loup. Si je m'en souviens bien, ce dernier était le véritable coyote¹ des déserts lointains. Et si c'était bien lui, ce n'était ni une jolie bête ni un animal respectable, car j'ai lié depuis une connaissance approfondie avec sa race et je peux en parler en toute assurance. Le coyote est un squelette long et mince, de triste mine, sur lequel on a tendu une peau de loup grise dont la queue, passablement fournie, traîne perpétuellement à

1. Prononcez « k-o-ty ». (N.d.A.)

terre d'un air désespéré d'abandon et de misère. L'œil fuyant et méchant avec ça, la figure longue et aiguë, les lèvres légèrement retroussées et les dents découvertes. Tout son être a l'air furtif. C'est l'allégorie vivante et respirante du besoin. Il a *toujours* faim. Il est *toujours* pauvre, malchanceux, sans amis. Les plus viles créatures le méprisent, et les puces elles-mêmes le déserteraient pour un vélocipède. Il est si plat et lâche que, au moment même où ses dents en bataille esquissent une menace, le reste de sa figure s'en excuse. Il est si laid ! – si crotté, si osseux, si ébouriffé, si pitoyable ! Dès qu'il vous voit il retrouse ses babines, ses dents lancent un éclair, et déjà il prend un long trot velouté à travers les sauges, en vous jetant de loin en loin un coup d'œil par-dessus l'épaule, jusqu'à ce qu'il se trouve hors de portée d'un pistolet. Puis il s'arrête et vous examine posément, trotte une cinquantaine de mètres et s'arrête encore – cinquante autres mètres et un nouvel arrêt. Finalement le gris de son corps fuyant se confond avec le gris des sauges et il disparaît.

Tout cela si vous ne lui manifestez aucune hostilité. Dans le cas contraire, il s'applique à la course avec plus d'ardeur, électrise immédiatement ses talons et place une telle étendue de territoire entre lui et votre arme que le temps de lever le chien, vous vous apercevez qu'il vous faudrait une carabine Minié, le temps de le coucher en joue, il vous faudrait un canon rayé, et, le temps de le tenir dans votre ligne de mire, vous réalisez que seul un éclair exceptionnellement long pourrait désormais l'atteindre. Mais si vous lancez à sa poursuite un chien au pied léger, vous en retirerez bien de l'amusement, surtout si ce chien a une bonne opinion de lui-même et a été élevé dans l'idée qu'il s'y connaît en fait de vitesse. Le coyote file, se balançant doucement au rythme trompeur de son trot ; à chaque instant il sourit par-dessus son épaule d'un sourire fallacieux qui remplit absolument le chien d'espérance et d'ambition mondaine et lui fait baisser le museau encore plus bas,

allonger le cou plus en avant, haleter plus fièrement, raidir la queue plus droite en arrière, agiter ses jambes furieuses avec une frénésie toujours plus acharnée et soulever, en un nuage toujours plus large, plus haut et plus épais, le sable du désert, telle une fumée qui marquerait son long sillage à travers la plaine unie. Pendant tout ce temps le chien n'est qu'à vingt petits pas en arrière du coyote, sans pouvoir comprendre, quand ce serait pour sauver son âme, pourquoi il n'arrive pas à s'en rapprocher sensiblement ; il commence à être vexé et considère, navré, avec quelle aisance glisse le coyote sans jamais panteler, suer ou cesser de sourire ; il s'irrite de plus en plus de voir avec quelle impudence il a été dupé par un parfait étranger et quelle ignoble fourberie il y a dans ce trot allongé, calme et velouté ; puis il remarque qu'il commence à se fatiguer et que le coyote doit s'appliquer à ralentir son propre train pour ne pas être perdu de vue – et c'est *alors* que le chien de la ville commence à devenir fou, à peiner, à geindre, à sacrer, à faire voler la poussière plus haut que jamais et à se ruer sur le coyote avec l'énergie concentrée du désespoir. Cet « emballage » le conduit à six pieds de son glissant ennemi et à deux miles de ses amis. Alors, au moment où une nouvelle et dérisoire espérance illumine son visage, le coyote se retourne et sourit avec quelque chose d'aimable dans l'expression qui semble dire : « Eh bien ! je vais être forcé de vous fausser compagnie, mon petit ; les affaires sont les affaires, et je n'ai pas les moyens de gaspiller toute ma journée comme ça en votre compagnie. » On entend dans l'instant un bruit impétueux, une longue déchirure fend l'atmosphère et voici que le chien se trouve seul et abandonné au milieu d'une vaste solitude.

Il tourne la tête, s'arrête et regarde autour de lui, grimpe sur le prochain monticule de sable pour contempler l'horizon, puis il secoue la tête d'un air pensif et, sans une parole, s'en retourne cahin-caha vers sa caravane où il prend humblement position sous le chariot

de traîne, mortifié au-delà de ce qui se peut exprimer, la mine honteuse, et la queue en berne pour huit jours.

Et pendant plus d'un an, après ça, toutes les fois qu'on criera haro sur un coyote, ce chien-là se contentera de regarder dans la direction indiquée, sans la moindre émotion, se disant apparemment en lui-même : « Je crois bien que je n'ai pas envie de goûter à ce plat-là. »

Le coyote habite généralement les déserts les plus désolés et les plus impraticables. Et certains considèrent qu'il témoigne de sa communauté de race avec les Indiens du désert en ce qu'ils vivent ensemble dans les parties abandonnées de la terre, sur un pied de parfaite confiance et amitié – en haïssant toutes les autres créatures et en participant volontiers à leurs funérailles. Il n'hésite pas à faire 93 miles pour déjeuner et 155 pour dîner, parce qu'il est sûr d'avoir trois ou quatre jours entre ses repas et qu'autant vaut pour lui voyager et voir du pays que de flâner oisif à la maison en étant à la charge de sa famille.

Nous apprîmes vite à reconnaître l'aboïement méchant et aigu du coyote quand il venait la nuit du fond de la plaine obscure troubler nos rêves au milieu des sacs de dépêches ; et au souvenir de son aspect désolé et de son sort cruel nous trouvions moyen de lui souhaiter, nouveauté bienheureuse, une longue journée de chance et un garde-manger inépuisable pour le lendemain.

6

Le Superintendent de Division. – Le conducteur. – Le cocher. – Cent cinquante miles sans dormir. – Comment diriger un subordonné. – Notre vieil ami Jack et le Pèlerin. – Comparaison entre Ben Holliday et Moïse.

Notre nouveau conducteur (tout juste embarqué) venait de passer vingt-quatre heures sans dormir. La chose

était fréquente. Depuis Saint-Joseph (Missouri) jusqu'à Sacramento (Californie), le trajet en diligence faisait près de 1 900 miles, souvent couvert en 15 jours (le chemin de fer met 4 jours et demi maintenant), mais le temps spécifié dans les contrats était de 18 ou 19 jours, si j'ai bonne mémoire. Cela, afin de tenir un juste compte des tempêtes de neige, en hiver, des inondations et de toute autre cause inévitable de retard. La Compagnie de la poste avait établi partout une stricte discipline. Tous les 250 miles, elle plaçait un agent avec un pouvoir absolu sur sa portion de trajet, appelée aussi une « division » : il achetait les chevaux, les mulets, les harnais, la nourriture pour les bêtes et les gens, et distribuait tout cela entre ses relais, de temps en temps, en fonction de ce qu'il estimait être leurs besoins. Il construisait les bâtisses et creusait les puits. Il s'occupait de payer les chefs de relais, les palefreniers, les cochers, les forgerons, et il les congédiait, selon son bon plaisir. C'était dans sa « division » un très-très-grand personnage, une espèce de Grand Mogol, de Sultan des Indes, en présence de qui les gens du commun gardaient un langage et des manières modestes – et sa splendeur réduisait l'étincelant cocher de la diligence à la dimension d'une chandelle de deux sous. Il y avait ainsi huit rois, sur la grande piste de la Prairie.

Juste au-dessous de l'agent de la division, pour le rang et l'importance, venait le « conducteur ». Son parcours était de la même longueur que celui de l'agent – 250 miles. Il était assis à côté du cocher, et, en cas de besoin, restait à son poste, nuit et jour, tout le long de cet effroyable trajet sans autre repos ou sommeil que ce qu'il pouvait prendre ainsi perché au sommet du véhicule en mouvement. Pensez donc ! Il était totalement responsable des dépêches, des messageries, des voyageurs et de la voiture, jusqu'à ce qu'il les eût transmis au conducteur suivant et qu'il en eût reçu quittance. Il fallait donc qu'il fût un homme intelligent, pratique, de décision prompte. C'était généralement une personne

tranquille, de commerce agréable, qui ne sortait jamais de ses fonctions et avait beaucoup du « gentleman ». Par contre, il n'était absolument pas nécessaire que l'agent de la division, lui, fût un gentleman – et quelquefois il ne l'était pas. Mais il était toujours un vrai général pour ce qui concernait la manière de mener son monde et un bouledogue en matière de courage et de détermination. N'eût-il pas été tel, que son commandement sur les fortes têtes du service de la ligne aurait été pour lui l'équivalent d'un mois de détresse et d'affronts avec au bout la certitude d'une balle et d'un cercueil. Il y avait seize ou dix-huit conducteurs sur la ligne, car il y avait un départ tous les jours dans chaque sens et un conducteur par voiture.

Venait ensuite pour le rang et l'importance *réelle*, mon délice de chaque instant, le cocher – pour l'importance réelle mais non *apparente* – car nous avons vu qu'aux yeux du commun des mortels le cocher était au conducteur ce qu'un amiral peut être à son capitaine de pavillon.

Le parcours du cocher était assez long et son sommeil aux stations quelquefois assez court ; aussi, n'eût été la grandeur de sa position, sa vie eût été bien triste, dure et fatigante. Nous changions de cocher chaque jour ou chaque nuit (car ils circulaient, à l'aller et au retour, sur le même tronçon de route), c'est pourquoi nous ne pûmes jamais faire avec eux aussi ample connaissance qu'avec les conducteurs ; il est vrai qu'en règle général, ils dédaignaient de se commettre avec d'aussi menu fretin que nous. Pourtant, dès qu'on changeait le quart, nous attendions impatiemment de voir le nouveau cocher, car nous étions à chaque fois pressé de nous débarrasser d'un individu insupportable ou (plus rarement) désolés de nous séparer d'un homme que nous avions appris à apprécier. Aussi notre première question au conducteur, chaque fois que nous approchions d'un changement de cocher, était immuablement : « Qui c'est-y ? » La syntaxe était incorrecte, peut-être, mais nous ne pouvions